

Conflit, rivalités : peut-on les résoudre par un esprit communautaire ?

Cours transversal 11

1. Spinoza

L'état de nature étant la condition sociale dans laquelle l'exercice du droit naturel de la force, qui réside en chacun, est libre de s'exercer de la manière et avec l'intensité décidée par l'individu, qu'il vive sous l'empire de la passion ou sous le règne de la raison, il est nécessairement le lieu de conflits récurrents et répétés: chacun voulant satisfaire son désir n'en fait qu'à sa tête, cherche à s'imposer à l'autre dès que celui-ci fait obstacle à sa conservation, ou à le contraindre à vivre selon sa complexion, c'est-à-dire sa vision du monde et des choses (cf. *TTP*, XVI, début).

Si cela ne donne pas toujours lieu à « la guerre de tous contre tous » tant crainte par Hobbes et bien d'autres, c'est au moins une situation de rivalités permanentes, de concurrence et de compétition qui exige une forte dépense d'énergie psychique, de ruse et de ténacité. Spinoza décrit souvent cet état de nature comme instable, inquiétant, menaçant, imprévisible, jusqu'à montrer, tout comme Hobbes, que seules la peur et la terreur contraindront les hommes à essayer de trouver une solution suffisamment raisonnable pour faire baisser le taux d'incertitude face à ce qui arrive. Car quelque fort et puissant qu'il puisse être, tout individu finira par trouver sur son chemin un individu plus fort qui le détruira (*Éthique*, IV, Axiome), et ce savoir de l'expérience incite chacun à trouver quelque aménagement à la situation généralisée de conflits : accords, entente, complicité, par exemple.

Certes, il y a des solutions radicales. Hobbes, qui était pacifiste absolu, estimait que l'État-Léviathan pouvait abolir tout conflit par la soumission forcée des « loups » que sont les hommes à l'état de nature. La communauté (Commonwealth) peut alors vivre en paix. Rousseau lui objectera qu'il convient de s'interroger sur la teneur de cette paix et son coût, qui est le sacrifice de la liberté : « on vit tranquille aussi dans les cachots, en est-ce assez pour s'y trouver bien ? » (*Du contrat social*, « De l'esclavage », I, 4) C'est pour cette raison que Spinoza pense que l'on doit pouvoir rendre compatibles paix civile et liberté naturelle. Mais il faut observer ce que font les hommes.

Les hommes s'organisent, d'abord par la formation de groupes permettant l'augmentation de la puissance d'exister en « sociétés » (familles, associations, gangs, syndicats, corporations), qui valent comme partis collectifs disposant également de ce droit naturel de la force, et ce, contre d'autres partis équivalents. C'est le principe de la concurrence et de la compétition. À l'époque de Spinoza, pensons aux conflits entre communautés de labueur (artisans, entrepreneurs), de commerce (banquiers, armateurs, grossistes en fleurs ou en épices), entre groupes politiques, monarchistes, démocrates, républicains (penser à Spinoza voulant inscrire sur un mur : « *Ultimi barbarorum* », « *Les derniers des barbares* » au moment de l'assassinat par lynchage des frères De Witt, en 1672) ou entre communautés religieuses (juifs, chrétiens, sectes...).

L'ensemble d'une société est donc comme « atomisée » par de multiples luttes intestines, mais il faut noter que ces luttes ne la détruisent pas, puisque justement l'exercice de la force collective d'une communauté contre une autre la contraint à devenir plus forte, à fourbir ses armes, à devenir plus rusée, plus calculatrice, plus maligne, plus rouée, et en même temps plus compétente (en droit, en stratégie d'alliances, par exemple, parce qu'il faut bien « contracter » et se « coaliser »). Le conatus (individuel ou collectif) a un manifeste besoin d'adversité pour se défendre et se conserver dans l'être. En somme, il y a une régulation des conflits de force qui permettent à la société globale de survivre, mais cela ne saurait assurer un véritable état de paix et de concorde. La paix n'est qu'apparente et illusoire.

Spinoza constate cet état de fait, et force est de reconnaître que les sociétés contemporaines ne font guère mieux : le capitalisme (déjà florissant à l'époque, avec la politique des Princes et des banquiers), la démocratie, les restes de féodalité au sein des institutions, des familles et des entreprises, et peut-être surtout la guerre entre les États sur le plan international, sont des preuves que l'humanité n'est pas vraiment en progrès.

Spinoza est réaliste sur ce point : rien à attendre d'une humanité qui se nourrit de ce genre de conflits, d'autant que les points de vue particuliers ne peuvent livrer aucune idée claire des événements ; il faudrait en effet avoir connaissance des mécanismes, qui agitent les volontés et qui résultent de séries infinies de causes, pour pouvoir se débarrasser du sentiment d'absurdité et de gâchis qui nous occupe devant le spectacle navrant des batailles et des guerres – et bien que philosophe, il reconnaît qu'il n'en dispose pas, qu'il demeure ignorant, se contentant d'énoncer la loi générale du droit naturel de la force, l'appliquant à lui-même en ce qui concerne le droit à philosopher dans son coin. Nous retrouvons là le principe éthique ; devant ces conflits perpétuels, ne pas maudire, ne pas railler, ne pas pleurer, mais chercher à comprendre (*Traité politique*, I, 4). Il répond ainsi à Oldenburg qui lui écrit à propos des batailles navales du moment entre Anglais et Néerlandais, montrant le côté « bestial » des humains selon Oldenburg (Lettre XXIX, septembre 1665) :

Il me faut attendre [pour connaître les travaux des philosophes du cercle d'Oldenburg] le moment où, rassasiés de sang humain, les États en guerre s'accorderont quelque repos pour réparer leurs forces. Si ce personnage fameux qui riait de tout vivait dans notre siècle, il mourrait de rire assurément. Pour moi, ces troubles ne m'incitent ni au rire ni aux pleurs ; plutôt développent-ils en moi le désir de philosopher et de mieux observer la nature humaine. Je ne crois pas qu'il me convienne en effet de tourner la nature humaine en dérision, encore bien moins de me lamenter à son sujet, quand je considère que les hommes, comme les autres êtres, ne sont qu'une partie de la nature, et que j'ignore comment chacune de ces parties s'accorde avec le tout, comment elle se rattache aux autres. Et c'est ce défaut seul de connaissance qui est cause que certaines choses, existant dans la nature et dont je n'ai qu'une perception incomplète et mutilée, parce qu'elles s'accordent mal avec les désirs d'une âme philosophique, m'ont paru jadis vaines, sans ordre, absurdes. Maintenant, je laisse chacun vivre selon sa complexion et je consens que ceux qui le veulent, meurent pour ce qu'ils croient être leur bien, pourvu qu'il me soit permis à moi de vivre pour la vérité.

Et Spinoza d'embrayer ensuite sur son écriture du moment, le *TTP*, la critique des préjugés des théologiens, la protestation contre l'accusation d'athéisme portée contre lui, l'apologie de la liberté de penser contre « l'autorité excessive et le zèle indiscret des prédicants [qui] tendent à la supprimer » (Lettre XXX, p. 232-233).

On voit donc que la formation de « sociétés » ou de « communautés » partielles et partiales ne saurait faire baisser le niveau de tension et d'agressivité parmi les hommes. Il faut pourtant mieux évaluer les mots de « paix » et de « guerre » : « Si, dans une cité, les sujets ne prennent pas les armes parce qu'ils sont sous l'empire de la terreur, on doit dire, non que la paix y règne, mais que la guerre n'y règne pas. La paix, en effet, n'est pas la simple absence de guerre, elle est une vertu qui a son origine dans la force d'âme, car l'obéissance est une volonté constante de faire ce qui suivant le droit commun de la cité doit être fait. **Une cité, faut-il dire encore, où la paix est un effet de l'inertie des sujets conduits comme un troupeau, et formés uniquement à la servitude, mérite le nom de solitude plutôt que de cité** » (*Traité politique*, V, 4). « Si la paix doit porter le nom de servitude, de barbarie et de solitude, il n'est rien de si lamentable que la paix. [...] La paix ne consiste pas dans l'absence de guerre, mais dans l'union des âmes, c'est-à-dire dans la concorde. » (*Traité politique*, VI, 4)

Pour fonder une paix suffisamment véritable et crédible pour persister à l'appeler « paix », Spinoza pense que l'exigence éthique et divine de la communauté véritable des hommes doit viser à augmenter encore le niveau d'association, de coopération, de solidarité et d'entraide entre eux. Cela peut se faire :

- sur un plan quantitatif : subsumer la pluralité sous une unité plus forte, c'est-à-dire soumettre les clans, les groupes de pression, les communautés dissidentes, les syndicats sous l'autorité d'un souverain, l'État ;
- sur un plan qualitatif : fonder autrement l'association, par des affects et des principes qui permettent de dépasser le seul exercice du droit naturel de chacun tout en le conservant, puisqu'il est inaliénable : amitié, concorde, charité, pitié, vertu, sens de la justice et de la paix.

Alors, oui, **une communauté de ce genre (Spinoza pense à la démocratie, qui est cependant elle-même un milieu de confrontation d'opinions et de paroles) peut combattre les conflits entre particuliers (qu'ils soient individuels ou collectifs), mais elle ne peut les abolir définitivement**, parce que le souverain ne peut supprimer le droit naturel de la force qui est la vie même. Sous la plage, les pavés, en quelque sorte, et le souverain doit faire en sorte d'éviter, par de justes et fortes lois, que les pavés ne ressortent...

2. Eschyle

Seuls les dieux peuvent réellement résoudre les conflits. Néanmoins, quel champ est laissé aux hommes, en dehors des prières et rituels pour se concilier les dieux ? **Eschyle est un soldat, un homme d'action, qui ne préconise pas de rester inactif en s'en remettant seulement aux dieux. D'autres actions sont possibles aux hommes.**

Comment peut-on espérer résoudre les conflits internes aux communautés, conflits honnis des Grecs ? **Deux solutions se dégagent. La première consiste à sublimer les tensions par le recours à une pratique artistique.** Clithène, en instaurant le système des tribus, en 508 av. J.-C., est aussi à l'origine des dithyrambes, concours au sein duquel les tribus s'affrontent par une compétition chorale, chants et danses. Les Athéniens se retrouvaient entre membres d'une même tribu, par groupes d'âge et de sexe, pour pratiquer cette activité communautaire formatrice, clef de voûte de l'équilibre social. L'esprit communautaire est renforcé par cette pratique collective régulière, la pulsion qui pousse l'humain à se singulariser, à tenter de vaincre l'autre, était sublimée dans la compétition. Enfin au sein des pratiques chorales, dans les dithyrambes, comme dans les chœurs tragiques, des divisions ponctuelles étaient organisées puis dépassées (nous en voyons un exemple dans le dernier chant de chacune des deux pièces, où le chœur fait entendre deux voix distinctes), dans un but cathartique. La seconde, plus dangereuse, bien connue de toute civilisation consiste à transformer l'énergie de la *stasis* en *polémos*, en portant le conflit à l'extérieur. Néanmoins, nous percevons une critique de cette stratégie par Eschyle dans la condamnation de l'attaque argienne puis égyptienne, par opposition à la valorisation d'un logos capable de s'attacher à résoudre les conflits entre communautés – ainsi les suppliants enjoignent les dieux de combler les Argiens de dons, en récompense de leur accueil : « Que nul fléau meurtrier ne vienne ravager cette ville, en armant Arès, dieu des larmes, effroi des chœurs et des cithares, en éveillant la clameur des guerres civiles » (p. 74), et plus loin « qu'aux étrangers, avant d'armer Arès, on offre, pour éviter des maux, des satisfactions réglées par traité ! » (p. 75)

3. Edith Wharton

Il ne semble pas que l'on puisse résoudre les conflits et rivalités par un esprit communautaire dans *Le Temps de l'innocence*, dès lors que ce roman met plutôt en scène un **esprit de corps prompt à exclure**, en y mettant les formes certes, les éléments (devenus) indésirables. **Il s'agit plus de dissoudre que de résoudre la violence potentielle qui peut naître entre les individus, d'étouffer les velléités d'indépendance ou de révolte sous une apparence policée, de tuer dans l'œuf toute pensée dissidente** : le conflit qui pourrait naître entre Newland et sa famille s'il n'allait pas dans son sens, en dissuadant Ellen de divorcer, est évité par Mr Letterblair qui ne se contente pas de convoquer son associé sur son lieu de travail, mais l'invite à dîner pour mieux le circonvenir ! Même la relation conflictuelle de la comtesse et de son mari polonais, désormais séparés, outre qu'elle est considérée par la société comme un désordre

lointain d'Ellen devenue « l'étrangère », un prolongement de sa vie européenne, ne produit guère de remous à la surface des « eaux dormantes de ces vies fortunées » (XIV) : les initiatives du comte pour retrouver sa femme – ses lettres, l'intervention de M. Rivière, ses propositions financières – tout semble être objet d'attente, de négociation, mais aussi de manipulation. Newland comprend, un peu tard, que sa famille ne le consulte plus pour évincer peu à peu Ellen de la vie sociale. Quant au conflit né de la banqueroute de Beaufort, on sait que sa résolution passe par l'exclusion et l'ostracisme ; l'épouse de Beaufort est renvoyée à sa solitude et à son couple.